RÉPERTOIRE
DE LA SCÈNE FRANÇAISE.

16me ANNÉE. No 38.

LE VRAI CLUB DES FEMMES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN VERS.

BRUXELLES.
J.-A. LELONG, IMPRIMEUR,
RUE DES PIERRES, 46,
LIBRAIRE DES THÉATRES ROYAUX.

1848

608

LE VRAI CLUB DES FEMMES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN VERS.

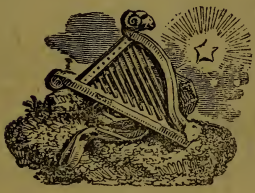
LE VRAI CLUB
DES FEMMES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

EN VERS,

PAR M. MÉRY,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Comédie-Française, le 19 août 1848.



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIB.-ÉDITEUR,

RUE DES PIERRES, N° 46,

LE SOIR, AU THÉATRE ROYAL.

1848

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LÉONARD, vieux domestique.	MM.	PROVOST.
UN DOMESTIQUE.		POUGIN.
ALBERT DELTON.		DELAUNAY.
ROGER VARNEUIL.		GOT.
VERMONT.		RICHÉ.
D'ORBE.		MATHIEU.
Mme DESAUBINS.	Mmes	DENAIN.
Mme D'ESSONNE.		DESMOUSSEAUX.
Mme D'ORBE.		BERTIN.
LISE.		LUTHER.
DAPHNÉ.		ANAÏS.
Mme D'AZA.		WORMS.
Mme D'HERBIER.		BONVAL.
Mme ALDINI.		FAVART.

La scène se passe à Paris, chez Mme Desaubins.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LE VRAI CLUB DES FEMMES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN VERS.

ACTE I.

Un riche et grand salon octogone; une fenêtre à droite, premier plan. Portes à droite et à gauche, dans les pans coupés. Celle de droite conduit au dehors; celle de gauche dans les appartemens de Mme Desaubins. — Au fond, porte donnant sur un autre salon riche. — A gauche, sur l'avant-scène, un fauteuil et un canapé. — A droite, un guéridon et un fauteuil. Sur le guéridon, journaux, papiers, plumes, encre et sonnette. — Au fond, plusieurs fauteuils.

SCENE PREMIERE.

DAPHNÉ, LÉONARD. (*Ils disposent les meubles.*)

LÉONARD.

Daphné, vous êtes jeune, et la jeunesse oublie
Quatre mois de malheur, dans un soir de folie;
De mars en juin, déjà, nous avons bien compté
Cent tristes jours au moins, pour un jour de gaîté.

DAPHNÉ.

Orage du printemps qui traverse la nue!
Oui, Léonard, voilà la gaîté revenue!
Notre bal va donner la joie aux environs,
Et jusqu'au carnaval, ici, nous danserons.

LÉONARD.

Vous parlez de cela, Daphné, bien à votre aise;
Moi, je suis un vieillard, j'ai vu quatre-vingt-treize;
On ne peut aujourd'hui m'apprendre rien de neuf,
Nous avons vu des bals avant quatre-vingt-neuf.

DAPHNÉ.

Des hommes, comme vous, des poltrons, des prophètes,

Nous ont dit que Paris supprimera les fêtes,
Qu'on ne dansera plus, et qu'enfin nous allons
Voir bientôt pousser l'herbe au milieu des salons ;
A ces gens-là, voici ma réponse éloquente :
Elle déroule un papier.
Liste des invités... total, deux cent cinquante ;
Tout Paris va venir à ce bal, dans l'instant,
Depuis l'industriel jusqu'au représentant.
Madame Desaubins, qui jadis fut comtesse,
Ce soir, fait ses adieux gaîment à la tristesse ;
Elle avait trop d'esprit et de jeune raison
Pour mener plus longtemps le deuil de son blason,
Surtout, en se voyant belle comme la veille.
Son piano qui dormait, en sursaut se réveille ;
Elle chante déjà tous ses airs favoris ;
Sa calèche revoit le grand air de Paris.
Elle recherche encor la foule qui l'encense,
Et son mortel ennui sort de convalescence ;
Veuve, et si belle !... Avec ces deux titres charmans,
La femme doit aimer tous les gouvernemens.
Et dame ! c'est très-beau, ce que fait ma maîtresse !
Quand chacun, tous les soirs, en signe de détresse,
A neuf heures, éteint le feu de sa maison,
Ou s'exile au château pour toute la saison,
Au luxe agonisant, elle donne la vie ;
Elle ouvre ses salons au monde ; elle convie
Les illustrations de la grande cité
Aux merveilleux plaisirs du bal ressuscité ;
Bien plus ! Malgré son goût pour l'état de veuvage,
Elle va contracter un second... esclavage,
Et prouver à chacun, même en se mariant,
Que la France est heureuse et l'avenir riant.

LÉONARD.

Monsieur Roger Verneuil, pourtant, le futur maître,
Doute de ce bonheur qu'on ose lui promettre ;
Il soumet au calcul d'un trop long examen
Le sort que l'avenir réserve à son hymen ;
Il fréquente vingt clubs, écrit des circulaires,
Professions de foi qui ne sont pas très-claires,
Et s'occupe de tout, dans Paris, excepté
De la femme qu'il doit épouser cet été.

DAPHNÉ.

Il s'en occupera ; laissez finir la pièce,
Nous verrons marier aussi la jeune nièce,
Mademoiselle Lise, et certe, en ce moment,
Son amoureux, pour elle, a peu d'empressement.
Monsieur Vermont aussi poursuit des locataires,
Des actions, des bons du trésor, des notaires ;
Mais quand son horizon sera mieux éclairci,
Le contrat à la main, nous le verrons ici.
Léonard, vous avez un sombre caractère,
Votre œil ne voit toujours que malheur sur la terre,
Mais vos prédictions trouvent peu de crédit,
Et le mal tourne au bien quand vous l'avez prédit.

LÉONARD.

Oui, j'entendais cela, tout juste, en propres termes,
Quand monsieur de Lambesc, devant l'hôtel des Fermes
En juin quatre-vingt-dix...

DAPHNÉ.

Oh ! vous me vieillissez
D'un siècle, à chaque instant ! Assez d'histoire, assez !
Vous me suivez partout, Léonard, comme un livre !
Je ne veux pas vous lire !

LÉONARD.

En quel temps il faut vivre !
A Versailles, j'avais une soubrette, aussi,
Qui me disait déjà ce que j'entends ici !

DAPHNÉ.

Eh bien ! cette personne était de ma famille ;
Celle probablement qui, devant la Bastille,
Vint, le quinze juillet, et sur les murs traça
Ces trois bons mots : *ici l'on danse,* et l'on dansa.
Sans atteindre au format de votre répertoire,
Vous voyez que je sais, comme vous, mon histoire.

LÉONARD.

Moi, je sais que, ce soir, nous ne danserons pas.
Quelle femme oserait venir perdre ses pas
Dans ce quartier? Qui peut faire cette folie,
Avec tout ce qu'on dit d'Autriche et d'Italie !
La nuit venue, il faut, quand les temps sont mauvais,
Aller fermer sa porte, à double tour... j'y vais.

On entend un bruit de pas. Léonard fait un geste de consternation. Daphné rit.

DAPHNÉ.

Voici déjà du monde... Allons, finissez vite.

Léonard entre dans le salon du fond.

SCENE II.

DAPHNÉ, ALBERT DELTON.

Il entre à droite, et regarde avec surprise les préparatifs du bal.

DAPHNÉ.

Êtes-vous invité, monsieur ?

ALBERT.

Non, je m'invite...
On ne me connaît plus?

DAPHNÉ, *le regardant de la tête aux pieds.*

Voyons.

ALBERT.

Ouvrez les yeux.

DAPHNÉ.

Ils sont ouverts.

ALBERT.

Trois mois m'auraient déjà fait vieux !

DAPHNÉ, *le reconnaissant.*

Monsieur Albert Delton !

ALBERT.

C'est ainsi qu'on me nomme.
Ah ! je suis reconnu !

DAPHNÉ.

Mais vous êtes un homme !
Peut-on ainsi grandir, en quelques mois ? Vraiment,
Je vous trouve changé comme un gouvernement.

ALBERT.

Daphné, vous l'avez dit, et, dans ma folle tête,
Cette métamorphose est encor plus complète.
J'ai l'esprit sérieux, et j'ai même évité
Déjà plus d'un écueil avec ma gravité.
Depuis le mois de mars, Daphné, je m'étudie
A dompter ma nature, autrefois étourdie;
A polir mon maintien, à composer mes pas,
Au point que mon miroir ne me reconnaît pas.

DAPHNÉ.

Aujourd'hui, l'impossible est bien la seule chose
Qui se fasse, et je crois à la métamorphose.
Mais quel heureux hasard, cher à tous vos amis,
Vous ramène, si grave, avant le jour promis ?
Contez-moi vos malheurs.

ALBERT.

C'est à ne pas y croire ;
Je suis une victime !... et voici mon histoire :
Le dix-neuf février, dernier jour de splendeur !
Je fis un rêve d'or, rêve d'ambassadeur !
Je m'embarque, attaché, par des chaînes fleuries,
Au joug oriental de nos chancelleries ;
Constantinople allait enfin me recevoir !
Déjà je me faisais un grand bonheur de voir
Le jeu diplomatique, aux rives du Bosphore,
Où l'Arabe menteur créa la métaphore ;
Quel devin eût prévu le coup qui m'a tué ?
J'arrive, je débarque...

DAPHNÉ.

Eh bien ?

ALBERT.

Destitué !
Il est vrai qu'en voguant, j'avais fait une halte
De dix jours dans les murs des chevaliers de Malte ;
Qui pouvait, dites-moi, soupçonner le péril ?
Je perdis donc, en mer, les premiers jours d'avril,
Si bien que je pus lire, en débarquant le seize,
Sur les murs du sérail, *République Française !*
Le temps est précieux, ne perdons point le temps,
Me dis-je, étudions le pays des sultans ;
Étudions les mœurs des femmes de l'Asie,
Non pas, comme un artiste, aimant la fantaisie,
Mais en homme d'État, qui ne néglige rien
Dans les moindres détails pour arriver au bien.

DAPHNÉ.

Vous me faites trembler !

ALBERT.

Il fallait du courage,
C'est vrai, pour accomplir jusqu'au bout cet ouvrage ;
Et pour peindre un tableau de mœurs. Heureusement,
Mon âge se prêterait à mon déguisement,
Comme Achille à Scyros, j'ai surpris les mystères
Ensevelis au fond des harems solitaires ;
J'ai vu que le bonheur était là ; j'ai compris
Qu'après la liberté, l'esclavage a son prix ;
Que dans une prison, les femmes enfermées,
Bénissent leur destin, heureuses d'être aimées,
Heureuses de savoir qu'on les aime toujours,
Sans chercher au dehors d'infidèles amours.

DAPHNÉ.

La belle découverte ! oui, les femmes sont nées
Pour n'aimer qu'un seul homme et vivre emprisonnées.
A l'école des Turcs, voilà ce qu'on apprend !
Et l'homme, dites-moi ?...

ALBERT.

L'homme, c'est différent.
Sur mon sexe j'ai fait de nouvelles études,
Qui vont livrer ma vie à d'autres habitudes ;
Avant, sur quelques points, je veux être éclairci,
Et c'est, à mon retour, ce qui m'amène ici ;
Ce voyage m'a fait une âme toute neuve...
Madame Desaubins est-elle toujours veuve ?

DAPHNÉ.

A moins que son mari ne soit ressuscité.

ALBERT.

Ma demande, peut-être, a besoin de clarté.
Est-elle libre ?

DAPHNÉ.

On vient d'abolir l'esclavage ;

ALBERT.

La femme est libre, ici, même avant le veuvage.
C'est elle que je viens revoir, en arrivant.
Quelle femme! j'ai là son souvenir vivant!
Mes yeux, au sol lointain, n'ont pas quitté ses traces :
Oui, Daphné, c'est la femme avec toutes ses grâces ;
Son esprit, qui rayonne ainsi qu'un diamant,
Et du premier venu fait un dernier amant.

DAPHNÉ.

Vous êtes donc épris de ma belle maîtresse?

ALBERT.

Oui, mon âme au malheur des veuves s'intéresse.
J'ai bien souvent aussi, dans mes ennuis d'amour,
Rêvé d'une autre femme entrevue un seul jour,
Une heure! mais l'éclat qui rayonnait en elle,
A laissé dans mon cœur une empreinte éternelle ;
Beaux yeux d'Iris, front pur et visage riant,
Astres consolateurs de mes nuits d'Orient,
Qu'êtes-vous devenus? Sur tant de poésie,
Le mariage a-t-il versé sa bourgeoisie?
Jeune Lise, quel nom d'industriel banal
Est tombé lourdement sur ton nom virginal?

DAPHNÉ.

Rassurez-vous, elle a son nom de jeune fille.
Êtes-vous amoureux de toute la famille,
Monsieur Albert?

ALBERT.

Daphné, ne précipitons rien ;
Encore un dernier mot pour finir l'entretien :
Soyons graves toujours... donnez-moi des nouvelles
D'une femme citée au bal, entre les belles...
Je n'ai rien oublié d'elle... excepté son nom...

DAPHNÉ.

Madame d'Orbe...

ALBERT.

D'Orbe... est-elle veuve?

DAPHNÉ.

Non.

ALBERT.

Tant pis ! en débarquant sur cet heureux rivage
J'avais le doux espoir de charmer son veuvage.

DAPHNÉ.

Personne ne meurt plus maintenant; les maris
Ne trouvent plus le temps d'expirer à Paris :
Ils ont bien autre chose à faire.

ALBERT.

A côté d'elle
La Vénus de Milo retrouve son modèle!
J'ai toujours devant moi son exquise beauté,
Sa fraîcheur de naïade et son œil velouté!
Ces trois femmes, pour moi, ne sont jamais absentes.
Que de loisirs divins! que d'heures ravissantes
J'ai passés en goûtant ce triple souvenir!...
Les verrai-je ce soir ?

DAPHNÉ, *riant.*

Dame! elles vont venir.
Vous avez donc chez nous, trois intrigues ourdies?
Mais vous brûlerez vif, sous ces trois incendies!

ALBERT.

Nous sommes arriérés à Paris! avançons;
Réformons-nous ; je viens de prendre des leçons
Chez un peuple étonnant dont le cœur est immense;
Il fuit le madrigal, déteste la romance;
Mais chaque musulman, prodigue dans ses choix,
Dit cinquante *je t'aime !* à cinquante à la fois.

Oh! que j'en ai rougi pour les Français! Nous sommes
De débiles enfans, auprès de ces grands hommes,
Qui croiraient avilir leur mâle dignité
En réduisant l'amour à la simple unité!

DAPHNÉ.

Comme il dit gravement tout cela!

ALBERT.

Le voyage
Donne l'expérience, et viellit le jeune âge;
Toutes les qualités arrivent à la fois;
Télémaque devient un Mentor en deux mois;
Le soleil qui brunit le teint avec sa flamme,
Pénètre dans le corps, et développe l'âme;
Au départ nous n'aimons qu'une femme souvent;
Nous pouvons les aimer toutes en arrivant.

DAPHNÉ.

Très-bien!

ALBERT.

Parlons un peu de madame d'Essonne...

DAPHNÉ.

Ah! mon Dieu! votre amour ne respecte personne!
Elle, dont l'âge heureux remonte à l'âge d'or!
Elle qui florissait vers le neuf thermidor!
Qui, de la vieille histoire, a vu toutes les scènes;
Qui visita, dit-on, Mirabeau dans Vincennes;
Qui se vante d'avoir la plume de Clio,
Et qu'on peut relier comme un in-folio!
Vous l'adorez aussi! mais, séducteur volage,
Qui ne respectez rien, respectez au moins l'âge!
Et songez que, du haut de ses pompeux atours,
Trois quarts de siècle au moins contemplent vos amours.

ALBERT.

Elle n'a jamais tort, femme qui parle seule,
Dit le proverbe.

DAPHNÉ.

Eh bien!

ALBERT.

Eh bien! c'est mon aïeule;
Après quatre degrès, je suis son rejeton,
Et madame d'Essonne est fille d'un Delton.

DAPHNÉ.

Ah! j'ignorais cela!

ALBERT.

Mon auguste parente,
Me laisse après sa mort vingt mille écus de rente;
Voilà donc le motif égoïste et secret,
Qui me fait parler d'elle avec tant d'intérêt.

DAPHNÉ.

Alors, je vous annonce avec moins de mystère
Que vous serez fort tard son heureux légataire,
Votre aïeule est l'hiver qui remonte au printemps;
Les clubs l'ont rajeunie au moins de cinquante ans.

ALBERT, *la reprenant.*

Les *claubs.*

DAPHNÉ.

Moi je dis *club;* c'est la mode dernière.
C'est un mot que chacun prononce à sa manière.
Les vieux républicains, à ce jour arrivés,
Prononcent aussi *club,* comme vous l'écrivez.
D'autres, quoique ce son à l'oreille déplaise,
Disent *claub* pour avoir une tournure anglaise;
Quelques-uns disent *cleub,* avec peu de succès,
Et moi j'adopte *club,* par amour des Français.

ALBERT.

Charmante fille !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LÉONARD.

Il entre du fond et se place à la gauche de Daphné ; Albert remonte, regarde dans les salons et disparaît un instant dans le salon du fond dont il regarde les apprêts du bal.

LÉONARD, *d'un air mystérieux.*

Eh bien! Daphné, j'attends qu'on sonne
A la porte, depuis une heure, au moins!... personne!
Il est déjà fort tard ; on ne peut, à mon sens,
Donner un bal, avec des invités absens...

Il regarde sa montre.

DAPHNÉ.

Ils viendront, Léonard, l'heure n'est pas sonnée,
Votre montre retarde, au moins, d'une journée.

LÉONARD.

Le chef d'orchestre est là.

DAPHNÉ.

Bien.

LÉONARD.

Je l'ai fait asseoir.
Il est très-sombre! il lit.

DAPHNÉ.

Quoi?

LÉONARD.

Le journal du soir.

DAPHNÉ.

Laissez lire.

LÉONARD.

Oh! mon Dieu! si cela l'intéresse.

DAPHNÉ, *à Albert qui entre en scène.*

e vais vous annoncer à ma jeune maîtresse...

Elle sort à gauche.

SCENE IV.

ALBERT, LÉONARD.

ALBERT, *descendant du fond.*

lais est-ce bien, ce soir, qu'on danse? je ne vois
)u'un salon, dont l'écho ne redit que ma voix.

LÉONARD.

h! monsieur!

ALBERT.

Quel soupir! ... parlez donc.

LÉONARD.

Je redoute
uelque chose de grave

ALBERT.

A cette heure?

LÉONARD.

Sans doute.

Avec mystère.

e quinze de nivôse, an quatre, je servais
a comtesse d'Erfurth, vis-à-vis Saint-Gervais;
e quinze de nivôse! observez bien la date!
lle voulut donner un bal aristocrate,
our égayer un peu tous ses nobles parens
ui ne souriaient plus, monsieur, depuis quatre ans;
a police, en émoi, posa des sentinelles
l'arcade Saint-Jean, au quartier des Tourelles,
t sur tous les chemins du bal conspirateur,
a police arrêta les chaises à porteur.

ALBERT.

'ous avez vu cela!

LÉONARD.

Le quinze de nivôse!
Et depuis, je revois toujours la même chose.
Descendez dans la rue; indubitablement,
Vous allez vous heurter contre un rassemblement,
Contre un club en plein air, qui, sous un réverbère,
Lit les journeaux du soir, discute, délibère,
Parle sur l'Italie, écoute un orateur...

ALBERT.

Mais il n'arrête pas les chaises à porteur?

LÉONARD.

Cela reviendra! déjà, comme au quinze nivôse,
On peut venir au bal, mais personne ne l'ose;
Chez soi chacun s'enferme, afin de ne pas voir
Ce qu'on fait dans la rue à dix heures du soir.

ALBERT.

J'ignorais tout cela ; j'arrive de voyage,
Ce matin.

LÉONARD.

Consultez les hommes de mon âge.

ALBERT, *sérieusement.*

C'est fort étrange, au fait!... peut-être, en ce moment,
Notre bal est tombé dans un rassemblement.

LÉONARD.

Cela s'est encor vu, tout mystère s'explique,
Le soir, par les dangers de la place publique...
A Saint-Cloud, je servais un prince italien
A l'époque où règna madame Tallien,
Or, le dix-huit brumaire, après cette victoire,
Où la main d'un soldat brisa le Directoire,
Nous donnâmes un bal, et pendant qu'on dansait,
Sur le pont de Saint-Cloud un carrosse passait,

menant à la fête une aimable quadrille,
es sœurs Hasting, madame Aubryenne et sa fille.
n temps de trouble on peut tout faire impunément
orsqu'on a des amis dans le gouvernement !
n peintre qui mêlait l'art et la politique
t recherchait le beau, selon le goût antique,
our peintre Hélène en fuite aux bords de l'Hellespont,
it enlever le soir, ces femmes sur le pont.

ALBERT.

ous avez donc tout vu?

LÉONARD.

Tout, monsieur ! chaque ride
ur mon front de vieillard est une éphéméride.

ALBERT.

lors donnez-moi donc un conseil en passant.

LÉONARD.

e veux bien ; tout vieillard remplace un père absent.

ALBERT.

ue fais-je ici ? Je dois sortir ; pourtant j'hésite...

LÉONARD.

ortez.

ALBERT.

Dois-je à demain renvoyer ma visite?

LÉONARD.

envoyez.

ALBERT, *à part.*

Descendons... tout ceci n'est pas clair :
llons étudier ce mystère, en plein air,
i près....

A Léonard.

Il faut donc renoncer à la danse.
onne nuit, Léonard...

Il va pour sortir à droite.

LÉONARD, *allant à lui.*

Marchez avec prudence,
Et toujours au milieu de la rue ; ayez soin
De bien vous méfier des embuches du coin.
Le douze thermidor, an deux, un beau jeune homme
Dont vous lirez l'histoire au journal de Prud'homme,
Arrivé comme vous de ces pays lointains,
Fut trouvé mort, la nuit, devant les Théatins.

ALBERT.

Je pars ; je ne veux pas, sur un ton d'élégie,
Faire vivre un journal de ma nécrologie.

Il sort en riant, par la droite.

SCENE V.

LÉONARD, *seul et joyeux.*

Bon, le voilà parti...

Il va regarder dans le solon du fond.

Que fait l'orchestre? il dort.

En descendant en scène.

Point de bal! cette fois les absens n'ont pas tort...
Il faut congédier l'orchestre ; il faut éteindre
Le lustre, et nous n'aurons plus rien à craindre :
Quand la porte sera fermée à double tour,
On peut tranquillement dormir jusqu'au grand jour.
Allons!...

Il se frotte les mains et marche vers la porte du fond ; un domestique paraît à la porte de droite.

SCENE VI.

LÉONARD, UN DOMESTIQUE, *puis* Mme D'ORBE, *puis* Mme D'ESSONNE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame d'Orbe.

LÉONARD, *consterné.*

Ah!

LE DOMESTIQUE.

Madame d'Essonne...

LÉONARD, *à part.*

on! il en viendra mille avant que minuit sonne.
llons voir si la rue est calme, et si la nuit,
omme au neuf thermidor, se passera sans bruit...

Il sort par le fond.

SCENE VII.

me D'ORBE, Mme D'ESSONNE, *entrent en causant, par la porte de droite.* Mme DESAUBINS, LISE, *sa nièce.*

lles sortent vivement par la porte à gauche, et vont au devant de Mme d'Orbe et de Mme d'Essonne.

Mme DESAUBINS, *serrant la main des nouvelles venues.*

ieux vaut tard que jamais; n'est-ce pas, mes amies!
raiment, je vous croyais toutes deux endormies.

lle les invite à s'asseoir sur un canapé; Lise s'assied sur un fauteuil. — Ordre: Mme d'Orbe, Mme Desaubins sur le canapé.

Mme D'ESSONNE.

Quant à moi, j'étais prête à sept heures et quart.

Mme D'ORBE.

es hommes, aujourd'hui, nous laissent à l'écart;
'est vraiment scandaleux! l'Europe les absorbe.
e comptais pour venir au bal, sur monsieur d'Orbe.
ais il ne peut ce soir me donner un moment,
t son club le réclame impérieusement.

Mme DESAUBINS.

s disent tous cela.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Mme D'ESSONNE, *gravement.*

Les devoirs politiques,
Passent avant le bal ; ce sont les mœurs antiques.
Ce fracas de salon , chers à nos devanciers,
Ne peuvent réjouir que les esprits grossiers ;
L'homme et la femme sont, à mon avis, deux êtres,
Que n'ont jamais connus nos frivoles ancêtres.
Prenons l'histoire en main, chez les peuples anciens,
L'homme avait ses devoirs, et la femme les siens ;
En naissant, leur conduite était toute tracée :
L'un veillait au Forum et l'autre au Gynecée ;
Imitons-les ; sachons, en ce grave moment,
Loin des hommes garder notre recueillement.

LISE, *pendant les quatres derniers vers, va se placer debout derrière le canapé entre Mme d'Orbe et Mme d'Essonne.*

Madame, vous savez combien on vous révère
Ici ; mais quelquefois on vous trouve sévère ;
Pourtant, qu'auriez-vous dit, dans ces jours séduisans,
Où le vieux menuet, ravissait vos quinze ans,
Si, pour votre malheur, comme au temps où nous som-
La révolution eût supprimé les hommes? [mes,

Mme D'ESSONNE.

Lise, votre devoir nous dit à chaque instant,
Qu'à votre âge, on s'instruit toujours en écoutant,
A quinze ans, dérobée à l'haleine profane
Des mondains, je lisais dans mon Aristophane
Que l'arbre social sera toujours miné,
Si la femme est virile, et l'homme efféminé.
Ce dicton fut mon guide, et je tins à distance
Le fade madrigal, le quatrain et la stance,
Et je sus commencer ma vie, en conservant
Les goûts dont j'avais pris l'habitude au couvent.

Mme DESAUBINS.

omment, avec ces goûts de votre plus bel âge,
ous êtes-vous un jour soumise au mariage ?

Mme D'ORBE.

adame s'est trois fois mariée.

Mme D'ESSONNE, *baissant les yeux.*

Oui, trois fois
mon insu ; ma mère avait dicté ces choix ;
oumise à mon devoir, je cédais à la force ;
ai subi trois maris, sans faire un seul divorce.
orts tous trois sous mes yeux ! que Dieu les garde au [ciel
oujours, car je leur dois mes trois lunes de miel !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LÉONARD, *entrant à droite.*

présente sur un plat d'argent un grand nombre de lettres à Mme Desaubins.

es lettres, à l'instant, viennent d'être amassées,
les arrivent tard, et sont toutes pressées.

part, sur le devant de la scène, pendant que Mme Desaubins parcourt rapidement les lettres.

ela va bien ! il faut avoir très-peu d'esprit
our deviner ce soir tout ce qu'on nous écrit.
e dix nivôse, an trois, le jour de saint Sylvestre,
on patron...

Mme DESAUBINS.

Léonard, congédiez l'orchestre.

Mme D'ESSONNE.

ès-bien !

LISE.

Mais c'est affreux cela !

LÉONARD.

Dieu soit béni !

Il sort par le fond.

Mme DESAUBINS.

Avant de commencer notre bal est fini,
Ces billets que je tiens rendent l'énigme claire ;
Ils se ressemblent tous comme une circulaire :
En lisant le premier je les aurais tous lus ;
Parmi tant d'appelés nous n'aurons point d'élus.

Elles se lèvent et se placent ainsi : Mme d'Orbe, Mme d'Essonne, Mme Desaubins, Lise. — Elle lit.

« Madame, plaignez-moi, j'étais si satisfaite
« De me rendre ce soir à votre belle fête !
« On s'amuse aujourd'hui si peu, qu'il faut saisir,
« Au vol, tous les momens de joie et de plaisir ;
« Mais mon mari, fidèle au devoir politique,
« Est forcé de se rendre au club démocratique,
« Et me prive du bal ; à ce club on l'attend,
« Dit-il, pour discuter un sujet important :
« Le divorce ; ainsi donc, par pure bienséance,
« Aucun mari ne peut manquer cette séance. »

Mme D'ESSONNE.

C'est un grave sujet ; les plus rares esprits
L'ont expliqué fort bien...

Mme D'ORBE.

Et ne l'ont pas compris.
Mon mari vient d'écrire une oraison entière,
Qu'il doit improviser sur la même manière.

LISE.

A quoi bon cette loi ! déjà dans tout Paris,
Les clubs ont séparé les femmes des maris !

Mme DESAUBINS.

Pour nous il est admis et de toute évidence,
Que les clubs ont perdu le théâtre et la danse.

Mme D'ESSONNE.

Nous avons toujours vu des clubs de notre temps,
Mais les femmes savaient employer leurs instans :
On ne se plaignait point ; notre veille chérie
S'écoulait au travail de la tapisserie ;
J'ai brodé de mes mains, sur des sujets divers,
Cinq meubles de salon pendant quatorze hivers.

LISE.

Oh ! je le crois très-bien ! moi je ne suis pas née
Pour broder, en bâillant, près de ma cheminée ;
Mais s'il me fallait, comme au temps dont nous parlons,
Bâtir sous un ciment nos cheveux noirs ou blonds ;
De grains de taffetas consteller ma figure,
Couler dans des paniers de six pieds d'envergure
Et balancer avec vos galans amadis
Des menuets notés sur le *de profundis*,
J'aimerais cent fois mieux, avec ma broderie,
Peindre tous les héros de la chevalerie,
Au vainqueur du tournois blasonner l'écusson
Et faire concurrence aux tapis d'Aubusson !
Oh ! la danse ! aujourd'hui, voyez comme elle brille,
Sous ce lustre joyeux, ce soleil du quadrille !
Notre siècle, madame, à bon droit si vanté,
N'a pas connu le bal ; nous l'avons inventé !
Aujourd'hui, notre danse a brisé de son aile
L'archet qui déchira l'oreille maternelle ;
Sous nos pieds un orchestre éclate en mille sons,
Et tout est joie et fête, au bal, quand nous dansons.

Mme D'ESSONNE.

Lise, quand vous aurez une autre extravagance
A lancer sur ce ton de candide arrogance,
Choisissez une autre heure, il est tard; le moment
N'est pas bon; je me tais... mais provisoirement.

Elle remonte en causant avec Mme Desaubins.

Mme D'ORBE, *elle se rapproche de Lise.*

Il faut être moins jeune auprès de la vieillesse,
Mon enfant.

LISE.

Qu'ai-je dit, madame, qui la blesse?
Rien ne doit m'étonner de tout ce que j'entends :
C'est l'hiver qui rencontre en face le printemps.

Mme D'ESSONNE, *en descendant, bas à Mme Desaubins.*

Qu'ajoute-t-elle encor, la folle créature?

Elles reprennent leur place. — Haut.

Madame d'Orbe, il est fort tard, et ma voiture
Est avancée...

Mme D'ORBE.

Allons, montrez-moi le chemin ;
Il est tard, en effet; nous sommes à demain.

LISE.

Mesdames, bonne nuit.

Elle sort à gauche, accompagnée jusqu'à la porte, par Mmes d'Orbe et d'Essonne, qui redescendent en scène, et se placent ainsi : Mesd. Desaubins, d'Essonne, d'Orbe.

Mme D'ESSONNE.

Adieu, mademoiselle...
C'est bien ! elle est partie. On peut causer sans elle
D'un sujet sérieux; mon âge me défend
D'en parler avec vous à côté d'une enfant...

Léonard entre par le fond, descend la scène à gauche, se place derrière le canapé et écoute.

Un auteur grec a fait une œuvre très-hardie,
Lysistrata ; c'est une antique comédie,
Où les femmes voyant, dans des jours désastreux,
Que les hommes ne font rien de très-bon entr'eux,
Forment un club, un club grec ! et la République
Qui loin de marcher droit suivait la ligne oblique,
Se soumet à ce club avec empressement,
Et tout le mal se change en bien dès ce moment.
Cet exemple si beau doit exciter nos âmes.
Suivons-le, croyez-moi; secondez-moi, mesdames,
Et, pour humilier tant d'hommes aux cœurs secs,
Fondons ici ce club, renouvelé des Grecs.

Mme D'ORBE.

L'idée est admirable !

Mme DESAUBINS.

Et moi, je m'en empare,
Oui, nous ferons un club; dès demain je prépare
Les salons; je convoque, en style magistral,
Les femmes à ce club domestique et central.
Nous parlerons de tout et de bien d'autres choses.
Je vais, en vous quittant, faire mes lettres closes,
Choisir nos orateurs les moins intimidés,
Et nous triompherons...

A Mme d'Essonne.

Si vous nous présidez.

Mme D'ESSONNE.

Je vous présiderai; je vais dans ma voiture,
Méditer, loin du bruit, mon discours d'ouverture.

Mme D'ORBE.

Les hommes à ce club peuvent-ils être admis ?

Mme D'ESSONNE.

Nous ferons un appel à tous nos ennemis ;
Les hommes seront donc reçus sans aucun doute ;
Mais quand la femme parle, il faut que l'homme écoute,
A dit mon auteur grec, les femmes parleront
Ici ; les hommes seuls toujours écouteront.

Mme D'ORBE, *à Mme Desaubins.*

A bientôt.

Mme D'ESSONNE.

Dans vos choix soyez sage et prudente.

Mme DESAUBINS.

Ne craignez rien ; adieu, ma chère présidente.

Mesd. d'Essonne et d'Orbe sortent par la droite.

Au premier soir je vais te jouer un bon tour
Que tu ne liras pas dans mon ordre du jour.

Elle rentre à gauche.

SCENE IX.

LÉONARD, *seul.*

Ai-je bien entendu les dernières paroles !
Oui, je ne dormais pas... Ces trois femmes sont folles !
Un club ici ! chez nous ! oh ! c'est étourdissant !
Depuis quatre-ving-neuf jusqu'à l'an mil huit cent
L'impossible a frappé mon œil ou mon oreille,
Mais je n'y trouve pas une chose pareille !
Un club au féminin, un club de deux cents voix,
Qui parleront toujours et toutes à la fois !
De fougueux orateurs, blondes, brunes et rousses,
Qui vont mettre demain la police à nos trousses,
Et nous faire écrouer à la Bastille, avec
Cette Pompadour deux et son vieux auteur grec !

On sonne à la porte de la rue avec force ; Léonard est saisi d'effroi.

On sonne!... a-t-on déjà réveillé la police ?
Viendrait-on m'arrêter aussi comme complice !

On sonne encore plus fort.

Sans être vu, tâchons de voir tout prudemment.

Il ouvre avec précaution la fenêtre à droite.

Ah ! mon Dieu ! quel tableau ! c'est un rassemblement!
Ou bien c'est, comme au neuf ou dix vendémiaire,
La visite nocturne et domiciliaire !

ROGER, *du dehors.*

Ouvrez donc! ouvrez donc ! êtes-vous endormis
Tous au bal ?

D'ORBE.

A-t-on peur! nous sommes des amis.

LÉONARD.

Des amis, disent-ils, voyons...

Il regarde à travers la persienne.

La nuit est sombre.
Oui... j'en ai reconnu quelques-uns dans le nombre...
Bon !

Riant.

Ce sont des maris un peu contrariés,
Ils se sont souvenus qu'ils étaient mariés
Après le club.

Il ouvre la persienne et leur crie :

Messieurs, regagnez vos demeures,
Nous sommes endormis au moins depuis deux heures !

Il ferme la fenêtre.

Il faut vivre en ce temps, pour trouver des maris,
Qui cherchent, au fanal, leurs femmes dans Paris.

Prêtant l'oreille.

Ah ! le maudit concierge ! il leur ouvre la porte !
Ils montent tous ici... le diable les emporte !

Il sort par le fond.

SCENE X.

ROGER, VERMONT, D'ORBE, *puis* ALBERT.

Avant l'entrée, on entend un grand bruit de voix. Ils entrent à droite.

ROGER.

C'est un fait reconnu ; le divorce est moral.
Un mari se repent — je parle en général —
La femme aussi ; tous deux, à la fleur de leur âge,
En invincible horreur ont pris le mariage ;
Ils arrivent alors devant un magistrat
Marié, qui les plaint, et brise le contrat.

D'ORBE.

Et leurs pauvres enfans, monsieur ?

ROGER.

On les partage...

D'ORBE.

Si vous n'en avez qu'un?

ROGER.

N'importe!

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, DAPHNÉ.

Elle sort par la porte de gauche en négligé de nuit.

DAPHNÉ, *sur la porte.*

Quel tapage!

Daphné descendant en scène, Vermont, Roger, d'Orbe se placent obliquement.

Le club n'est pas ouvert, messieurs, et nous aimons
Le calme intérieur, la nuit, quand nous dormons.

ROGER.

Nous venons présenter nos devoirs à madame.

DAPHNÉ.

Madame dort.

D'ORBE.

Et moi, je viens chercher ma femme.

DAPHNÉ.

Elle est partie.

VERMONT.

Et moi, peut-on me recevoir ?

DAPHNÉ.

Non.

VERMONT.

Je vois et je pars.

DAPHNÉ.

Vous partirez sans voir.

VERMONT.

C'est ainsi qu'on reçoit avec effronterie
Un neveu très-futur, qui bientôt se marie,
Moi, Vermont, qui jamais, dans mon zèle d'amant,
J'ai, pour venir ici, consulté le moment.

ALBERT, *qui a paru au fond au commencement de la scène de Daphné et qui est descendu le premier à gauche, dit à Daphné :*

Moi, je suis délégué de la foule accourue
Près le club et qui campe dans cette rue ;
Tout entière, elle vient s'excuser par ma voix,
Et promet d'être plus exacte une autre fois.

DAPHNÉ.

Monsieur le délégué, je connais votre ruse ;
Vous composez tout seul la foule qui s'excuse.

A tous.

Demain donc, messieurs... si toutefois, demain
Un club ne vous a pas arrêtés en chemin.

ROGER.

Soubrette de salon, vous êtes bien hardie!
Ce ton réussirait dans une comédie ;
Mais, ici, dans le monde, il est hors de saison.
Je suis Roger Verneuil, l'ami de la maison,
Le mari très-prochain ; et je puis vous promettre
Que je vous chasserai, quand nous serons le maître...

D'ORBE.

Vraiment, dans ce temps-ci, les femmes ne voient pas
Que des devoirs sans nombre, enchaînent tous nos pas,
Et qu'en bien employant la plus longue journée,
Nous n'avons de loisirs qu'après minuit sonnée.

VERMONT.

Le matin, je ne puis trouver qu'un seul moment,
Pour lire mon journal, avec son supplément.

ROGER.

Je prends chez Tortoni les nouvelles courantes.

D'ORBE.

Puis la Bourse, où l'on va voir la cote des rentes.

VERMONT.

Puis le notaire...

D'ORBE.

Puis mon fermier qui gémit...

ROGER.

Et ne donne jamais les termes qu'il promit.

D'ORBE.

Nous absorbons ainsi la course matinale.

VERMONT.

Puis, juges, tribunaux.

ROGER.

Garde nationale.

D'ORBE.

Vieux comptes à régler avec notre intendant.

VERMONT.

Agence ou comité dont on est président.

ROGER.

Vingt clubs entre lesquels notre nuit se partage.

D'ORBE.

Quelle vie!

ROGER.

Il faut donc, avant le mariage,
Que tout bon citoyen s'impose le devoir
D'habituer sa femme à ne jamais le voir.

VERMONT, *en sortant, à Daphné.*

Allons, éclairez-nous.

DAPHNÉ.

Ce n'est pas nécessaire,
Regardez donc, voilà l'aube qui vous éclaire.

Ils sortent, excepté Albert.

ALBERT.

Laissez-moi respirer encore un seul moment,
Daphné, le doux parfum de cet appartement.
A leur lever, offrez, à vos jeunes maîtresses,
Le tribut matinal de toutes mes tendresses,
Et mettez-moi, de grâce, à leurs divins genoux...

DAPHNÉ.

Ce sera fait.

ROGER, *rentrant, à Albert.*

Monsieur descend-il avec nous?

ALBERT, *à Roger.*

Je descends...

A part.

De quel œil ce monsieur me regarde !

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

A Roger.

Passez tous, les premiers, je suis l'arrière-garde...

Roger sort.

DAPHNÉ.

Sortez donc, jeune fou... n'avez-vous pas compris
Que vous épouvantez nos deux futurs maris?

ALBERT.

Je leur démontrerai qu'il est beaucoup plus sage
De divorcer avant qu'après le mariage.

DAPHNÉ.

Mais partez donc.

ROGER *et* VERMONT, *rentrant*.

Monsieur descend-il avec nous?

DAPHNÉ.

Allez donc rassurer ces deux pauvres jaloux.

Il sort par la droite.

DAPHNÉ, *seule*.

Ah! si j'ai quelque jour le bonheur d'être veuve,
Ayant un amoureux qui me mette à l'épreuve,
Et déserte mon bal pour son club, de ma main
Je lui signe un brevet de veuf le lendemain.

Elle sort par la gauche.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Banquettes disposées à droite et à gauche ; la porte du fond est fermée par une portière très-riche. Devant, une table élevée sur un gradin, recouverte d'un tapis, avec encrier, papier, candelabres chargés de bougies, un plateau avec un verre d'eau sucrée. On aperçoit, dans le salon, à gauche, un lustre allumé. Au fond, à droite, un guéridon, avec un fauteuil pour le secrétaire, il est chargé de journaux, encre, plumes, papier.

SCENE PREMIERE.

LÉONARD *entre à droite, chargé de deux urnes et d'une sonnette pour la présidente.*

Maintenant, pour un club, disposons cette salle...
Charenton aujourd'hui crée une succursale,
Il pose les urnes et la sonnette sur la table du fond.
Chez nous ; et le bon sens, déjà fort rétréci,
Au-dessous de zéro, vient de descendre ici...
Elle aussi ! ma maîtresse ! une veuve si sage !
De la saine raison elle a perdu l'usage !
C'est une épidémie, et cent rêveurs nouveaux
Versent l'obscurité dans les meilleurs cerveaux !
SAPHNÉ, *entrant à gauche avec un encrier, papiers, etc., elle pose tout cela sur la table du fond.*
Je ne sais pas si c'est une habitude anglaise,
Mais les hommes du jour le prennent fort à l'aise ;
Ils ne sont pas venus pour le bal, et cela,
Je le comprends fort bien ; ils avaient, ce jour-là,
Une séance au club, irrésistible amorce,
Surtout lorsqu'il s'agit de parler du divorce ;

Mais ce motif, ce soir, n'aurait plus de valeur,
Car nous tiendrons un club, et qui vaudra le leur.

LÉONARD.

Ah! nous ne savons pas ce qui se passe en ville!

DAPHNÉ.

Non, les hommes nous font une guerre incivile,
Et bientôt il faudra nous mettre à leurs genoux,
Ou battre le rappel pour avoir des époux.

LÉONARD.

Pour moi, je leur devrai de la reconnaissance,
Si tous les invités prolongent leur absence,
Et s'ils peuvent encore oublier le chemin
De la maison du club, au moins jusqu'à demain.
Quel scandale, ce soir, à ce premier étage!
Des femmes de tout rang, de tout sexe, tout âge,
Jusqu'à minuit, viendront prononcer des discours
Qui seront ennuyeux et ne seront pas courts.
Et si, dans les débats, quelque vieille étourdie,
Avec une imprudence, allume un incendie,
Nous allons voir tomber sur ce rassemblement,
En uniformes bleus, tout l'arrondissement.

DAPHNÉ.

Leur folle présidente ici commande en reine,
De l'antiquité grecque, elle est contemporaine,
Et, dans son désespoir, son esprit envieux
Vieillit les jeunes gens et rajeunit les vieux.

LÉONARD.

Que faut-il faire, alors, ce soir?

DAPHNÉ.

Notre service.
On vient, on a dîné; descendons à l'office.

)uand nous serons là-bas, cher Léonard, il faut
'e pas nous occuper de ce qu'on fait là-haut.

Ils sortent à droite.

SCENE II.

LISE, Mme DESAUBINS.

LISE, *entrant à gauche.*

)h! ce sera charmant!

Mme DESAUBINS.

J'ai mon plan dans la tête.

LISE.

ous finirons ainsi le club par une fête.

Mme DESAUBINS.

nvités pour un club, tous les hommes viendront.

LISE.

t puis, lorsqu'ils croiront parler, ils danseront.

Mme DESAUBINS.

e bal est le vrai club des femmes ; je commence
soupçonner un peu mon sexe de démence
n matière de club ; j'attends son repentir,
t Musard, à la main, je veux le convertir.

LISE.

es hommes sérieux, à la place où vous êtes,
craseraient les clubs, dans toutes les gazettes ;
n style solennel, prêcheraient leurs leçons.
'otre éloquence vaut beaucoup mieux : nous dansons!
Iais ne craignez-vous pas que, par quelque imprudence,
a conspiration n'échoue avant la danse,
t qu'un fâcheux hasard, qui ne se prévoit pas,
u premier coup d'archet, n'arrête tous nos pas?

Mme DESAUBINS.

e te l'ai déjà dit; nous prenons au service

De nos hardis projets un jeune homme novice.
Un brillant étourdi, diplomate léger,
Qui, chez moi, tout le jour, s'amuse à voltiger,
Albert, ce papillon de la diplomatie :
A nous deux, finement, ce soir, je l'associe ;
Nous le rendrons aveugle, et même, à son insu,
Il servira mon plan, comme je l'ai conçu.

LISE.

Quand il s'agit de bal, je sens que la finesse
M'illumine, malgré mon extrême jeunesse ;
Je vieillis pour servir vos complots séduisans,
Et la danse bientôt me rendra mes quinze ans.

Mme DESAUBINS.

Laisse-moi seule ici ; selon son habitude,
Albert se piquera, ce soir, d'exactitude.

Elle regarde à droite.

On vient d'entrer... c'est lui... je ne me trompe pas,
Et je le reconnais au vol, bien mieux qu'au pas.

LISE.

Je vais songer à tout.

Mme DESAUBINS.

Oui, Lise, tiens-toi prête.

SCENE III.

LISE, Mme DESAUBINS, ALBERT.

ALBERT, *entrant et saluant.*

Mesdames...

Mme DESAUBINS, *à Lise.*

Sois adroite, et ne perds pas la tête.

ALBERT.

L'heure du club n'a pas sonné certainement.

LISE.

On vous sait gré, monsieur, de votre empressement.

Elle sort à gauche.

Mme DESAUBINS.

Toujours le plus exact, monsieur Albert.

ALBERT.

Mademe,

Bal ou club, oui, toujours à vous de cœur et d'âme.

Mme DESAUBINS.

En voyage, combien avez-vous découvert

De clubs de femmes?

ALBERT.

Mille.

Mme DESAUBINS.

En rêve?

ALBERT.

L'œil ouvert,

Ouvert comme à présent.

Mme DESAUBINS.

Quelle plaisanterie!

Mais d'où venez-vous donc?... peut-être d'Icarie.

Parfois, le voyageur, de si loin arrivé,

Se fait un souvenir de ce qu'il a rêvé.

ALBERT.

J'arrive d'Orient... Les femmes, il me semble,

Se forment tous les jours des clubs, vivent ensemble,

Privitent notre sexe avec soin; cependant,

L'homme, dans tous les clubs, est de droit président.

Mme DESAUBINS.

Ah! je connais ces clubs!... Selon toute apparence,

Vous avez quelquefois rêvé leur présidence?

ALBERT.

Non, madame, jamais; en bien réfléchissant

Sur les mœurs des harems que j'ai vus en passant,
Quand la diplomatie avec ses protocoles,
M'accordait un loisir pour les sujets frivoles;
J'ai souri de pitié sur ces tristes séjours,
Pleins d'astres sans rayons et d'amans sans amours!
Alors, je me suis dit : désertons ce rivage,
Ces paradis menteurs, meublés par l'esclavage,
Où l'homme dégradé, prodiguant les sequins,
Achète la tendresse aux bazars africains!
Que de femmes il prend, pour en composer une!
Il va d'Hélène, blonde, à Cléopâtre, brune;
Du Caucase à l'Euxin, toujours en oubliant
L'amour, trésor qui manque aux bazars d'Orient.

Mme DESAUBINS.

Vraiment, monsieur Delton, ce langage édifie;
C'est un cours de morale et de philosophie;
J'écoute avec surprise, et tout ce que j'entends
Me prouve qu'on devient diplomate à vingt ans.

ALBERT.

Eh! madame, on n'est point diplomate à mon âge,
On fait de tout amour un charmant badinage;
On ne se farde pas ; un sourire moqueur
Détruit la gravité des paroles du cœur;
Mais la femme a le don de savoir reconnaître
Un amour sérieux que sa beauté fit naître ;
Même quand cet amour, respectueux longtemps,
A l'excusable tort d'être âgé de vingt ans.

Mme DESAUBINS.

Je vois à vos discours, effrayans de prudence,
Que vous me menacez de quelque confidence ;
Il faut vous enhardir peut-être en vous priant
De dire ce secret, venu de l'Orient;

De prononcer un nom voilé par le mystère,
Un nom que votre bouche, enfin, ne doit plus taire;
Car, depuis ce matin, vous jetez sur mes pas
Une énigme sans mot que je n'explique pas.

ALBERT.

L'énigme a plus d'un mot, elle en a trois, madame,
Trois mots ensevelis dans le fond de mon âme;
Au moment où je veux les faire retentir,
Ils restent sur ma lèvre, et craignent de sortir;
Mais je puis arriver à quelque effort suprême,
Si vous daignez...

Mlle DESAUBINS.

J'attends les trois mots.

ALBERT.

Je vous aime.

Mme DESAUBINS.

Vous m'aimez! C'est très-bien! cela vous est permis,
N'êtes-vous pas au rang de mes meilleurs amis?
Quel tortueux chemin prenez-vous pour me dire
Une chose si simple, et qui me fait sourire?
J'accepte votre amour, j'en garde la moitié,
Prenez l'autre et ce compte établit l'amitié.
Et maintenant, parlons d'une plus grave chose.
Mon club va s'assembler bientôt, à la nuit close;
Je crains bien que mon plan ne soit bon qu'à demi,
Et j'implore de vous un service d'ami.

ALBERT.

Un service de moi, parlez...

Mme DESAUBINS.

Soyez docile.

Vermont entre à droite, écoute et regarde.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ALBERT.

Demandez l'impossible, il deviendra facile.

Mme DESAUBINS, *donnant un billet à Albert.*

Prenez ce billet... bien!... et ne le perdez pas.

VERMONT.

Ciel!... je vais tout conter à Roger de ce pas.

Il sort.

Mme DESAUBINS.

A mon club, vous n'aurez qu'à jouer un seul rôle;
N'allez pas au début demander la parole,
Et bien que ce devoir vous paraisse gênant,
Vous serez de l'avis de tout préopinant.
Puis, quand vous me verrez, avant notre séance,
Effeuiller une rose avec insouciance,
Ouvrez ce billet, vite, à l'écart; vous lirez
L'ordre que je vous donne, et vous obéirez.

ALBERT.

Ma vie est à vos pieds ; mon dévoûment sincère
Ne craindrait pas la mort...

Mme DESAUBINS.

Il n'est pas nécessaire
De mourir. Il faut vivre, et suivre exactement
L'ordre de ce billet quand viendra le moment.
Point d'indiscrétion, de parole imprudente
Surtout, je vais trouver la chère présidente,
Et pour avoir du calme et conjurer le bruit,
Régler l'ordre du jour qu'on suivra cette nuit.

Elle sort à gauche et rencontre Lise à la porte du salon ; elles causent pendant les quatre vers suivans. Mme Desaubins disparaît et Lise descend en scène.

ALBERT.

Enfin, elle est à moi! quelle femme divine!

Sans lire son billet, déjà je le devine :
C'est l'adroit procédé d'une femme d'esprit ;
Elle n'ose me dire : on vous aime ; elle écrit.

SCENE IV.

LISE, ALBERT.

LISE, *à part, après avoir regardé Albert.*

A mon tour !

ALBERT, *à part.*

Je suis seul à ce club ; mais l'attende
Sera douce ; voici la nièce après la tante.

Il salue Lise.

LISE.

Notre club est désert.

ALBERT.

En juin, les jours sont longs.
La foule attend pour peupler vos salons.
Quel crime d'être absent, surtout lorsque vous êtes
La reine de ces clubs qui deviennent des fêtes.
Et qu'on peut voir après des discours ennuyeux,
Rayonner votre grâce et l'éclat de vos yeux.

Léonard entre par la droite avec un bougeoir ; il allume les candélabres qui sont sur les tables tout en écoutant.

LISE.

Vous me prouvez très-bien, en parlant de la sorte,
Que la galanterie existe, et n'est pas morte ;
Aussi, je me confie à vous, avec l'espoir
Que vous allez me rendre un service ce soir.

ALBERT.

Ce soir ! oh ! dites-moi, dans quel sillon de flamme,
Il faut jeter mon corps, en y laissant mon âme !
Dans quel ?...

LISE.

Écoutez donc avec recueillement,
Avec l'attention, digne de ce moment...
Êtes-vous brave?

ALBERT.

Moi ! tout autre qu'une femme...

Il fait le geste de donner un soufflet.

LISE.

C'est bien ! et conservez cet élan dans votre âme.

ALBERT.

Toujours.

LISE.

Voici venir le moment du danger ;
Soyez toujours ainsi.

ALBERT.

Je ne puis pas changer.

LISE.

Il faut...

ALBERT.

Parlez...

LISE.

Servir...

ALBERT.

Quoi?

LISE.

De toute votre âme
La conspiration dont je brode la trame !

ALBERT.

Vous conspirez ?

Léonard fait un mouvement d'effroi.

LISE *aperçoit Léonard.*

Mon Dieu ! que faire en ce moment?

faut bien se livrer à quelque amusement,
our éviter l'ennui, notre éternel supplice...

ALBERT.

ui, j'accepte l'honneur d'être votre complice;
ujours vers les complots mon esprit inclina;
suis du sang de Fiesque et de Catilina.
n m'a destitué! ma haine est légitime!
e mon ambassadeur, malheureuse victime,
me venge de lui; je ressaisis mon rang,
t je puis arriver à tout, en conspirant.

LISE.

n bien! écoutez-moi, gardez votre courage;
uand viendra le moment, tenez tête à l'orage;
uoi qu'il arrive, enfin, faites votre devoir...

ALBERT.

ne sais encor rien...

LISE.

Vous allez tout savoir.

ALBERT, *à part.*

yons prêt au péril... Voici la nuit tombée...
pas d'arme sur moi, permise ou prohibée!

Pendant ces deux vers, Léonard se dispose à sortir par la droite.

LISE, *l'appelant, il redescend et se place au milieu.*

onard, vous aurez des rôles importans
soir; attendez-vous à l'imprévu.

LÉONARD.

J'attends.

A part.

émigrerai ce soir.

LISE, *à Léonard.*

Vous êtes plein de zèle
ujours, obligez-moi.

LÉONARD.

Parlez, mademoiselle;
Cela compromet-il?

LISE.

Peut-être; c'est selon.
Il s'agit...

ALBERT.

D'un complot!

LISE.

D'un complot de salon.

LÉONARD, *à part.*

Ah! mon Dieu!

LISE.

Vous l'avez deviné tout de suite.
Je vais, en peu de mots, tracer votre conduite.
Nous vous avons choisi, parmi nos serviteurs,
Pour assister au club, auprès des orateurs;
Et lorsque des tribuns l'éloquence altérée
Réclamera, ce soir, un verre d'eau sucrée,
Vous serez là...

LÉONARD.

C'est bien!... jusqu'ici je ne vois
Qu'un complot innocent pour rafraîchir les voix.

LISE.

Ce n'est pas tout.

Elle va prendre une chaîne d'huissier sur la table du fond, redescend et se place au milieu.

LÉONARD.

Tant pis!

LISE.

Si le club se rassemble,
Sachez bien que tous trois nous conspirons ensemble.

un et l'autre, ce soir, je vous regarderai
ns vous perdre de vue, et lorsque je ferai
e signe avec mon doigt... n'oubliez pas ce signe...
e cette confiance alors montrez-vous digne...

ALBERT.

ui.

LISE, *donnant un billet à Albert.*

Vous, monsieur Albert, vous lirez cet écrit,
: vous obéirez à ce qu'il vous prescrit;
uant à vous, Léonard... que votre main soit prête,
: levez-la bien vite au niveau de la tête. Ainsi.

LÉONARD.

ieux! un signal!...

LISE.

Voyez. Nous triomphons!
e monde accourt, le lustre éclaire les plafonds!
éonard, suivez bien la consigne donnée,
t vous allez grandir après cette journée;
e mets à votre cou cette chaîne d'acier,
ous étiez domestique, et je vous fais huissier.

LÉONARD, *à part.*

ain hochet de l'orgueil!

passe à droite de la scène en regardant sa chaîne d'huissier.

ALBERT, *en reconduisant Lise, à gauche.*

Fiez-vous à mon zèle.

Ils causent ensemble avant d'entrer dans le salon.

SCENE V.

LISE, ALBERT, ROGER, *puis* VERMONT, LÉONARD.

ROGER.

)ue diable! m'a-t-il dit...

Appelant.

Vermont!...

Il entre.

Ce n'est pas elle,
C'est Lise... tiens regarde.

VERMONT.

Avec l'autre!... c'est fort!

LISE, *à Albert.*

Donnez-moi votre bras, monsieur Albert...

VERMONT.

Il sort!...

Roger et Vermont traversent le théâtre au fond et regardent Albert s'éloigner.

LÉONARD.

Qui, moi! conspirateur! Oh! j'aimerais mieux être
Sous le modeste abri de quelque toit champêtre,
Comme en mil huit cent six, quand, sous un ciel serein,
Ma femme me lisait *Estelle* et *Némorin.*

Il remonte au fond et observe Roger et Vermont.

VERMONT, *à Roger, en descendant la scène et se plaçant au milieu.*

Nous subissons tous deux une cruelle épreuve.

ROGER.

Il faut s'attendre à tout, quand on aime une veuve.

VERMONT.

Il faut s'attendre à tout, c'est une vérité,
Quand on est amoureux d'une ingénuité!

ROGER.

Il vient de l'Orient, où les mœurs sont infâmes.

VERMONT.

Et ce Turc de Paris fait la cour à deux femmes!

SCENE VI.

LÉONARD, ROGER, VERMONT.

LÉONARD, *se plaçant au milieu.*

ela va mal, monsieur.

ROGER.

Vous êtes donc instruit
e tout!

LÉONARD.

De tout : ayez l'œil ouvert cette nuit.
a femme à des malheurs sans cesse nous expose,
le vingt thermidor, j'ai vu la même chose!

ROGER.

ndide serviteur! ces malheurs sont constans,
ous les hommes les ont subis, en tous les temps.

LÉONARD.

lors, c'est un complot général?

VERMONT.

Eh! sans doute!
crains pour l'avenir ce qu'un mari redoute...

LÉONARD.

'anarchie?

ROGER.

Oui; chez moi, dans ma propre maison.
'ennemi sous mon toit!

LÉONARD.

Que vous avez raison!

VERMONT, *à Léonard.*

ous devez bien souffrir en voyant tant de choses!

LÉONARD.

h!

ROGER.

Poignards sous des fleurs!

VERMONT.

Couleuvres sous des roses!

LÉONARD.

A tel point que j'émigre... oui, messieurs, et demain,
A l'aube j'aurai fait déjà bien du chemin...

Il fait quelques pas.

ROGER, *l'arrêtant.*

Vous partez?

LÉONARD.

Redoutant un lendemain tragique,
Par le convoi de nuit, je me sauve en Belgique.

ROGER.

Oh ! je vous promets bien, Léonard, que demain,
Sans faute, nous aurons les armes à la main.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT.

ALBERT.

Madame Desaubins, Léonard, vous demande.

LÉONARD, *bas.*

Que ferai-je?

VERMONT.

Obéir, quand madame commande.

ALBERT, *à Léonard.*

Madame vous attend.

LÉONARD, *à part.*

Quel contretemps fatal!
Serai-je donc réduit à donner le signal!...

Il sort à gauche.

SCENE VIII.

ROGER, ALBERT, VERMONT.

ROGER, *arrêtant Albert.*

Monsieur, j'ai quatre mots à vous dire.

ALBERT.

J'écoute
atre mots.

ROGER.

Nous suivons, je crois, la même route,
chemin difficile, et souvent hasardeux,
l'on glisse toujours, quand on y marche deux.

ALBERT.

us glisserez, monsieur; je n'ai pas l'habitude
viter un rival, je hais la solitude.

ROGER.

n! vous serez content... donnez-moi votre main...
us nous rencontrerons, vous et moi.

ALBERT.

Quand?

ROGER.

Demain.

Ils se saluent, Roger se dispose à sortir à droite.

MONT, *à Albert qui, en se retournant, se trouve face à face avec Vermont.*

nsieur, connaissez-vous une petite allée,
vant le Ranelagh, déserte et bien voilée?

ALBERT.

faitement, monsieur.

VERMONT.

Bien!... ce soir, s'il vous plaît,
voudrais vous y voir au bout d'un pistolet...

Albert salue et serre la main de Vermont.

ROGER, *à Albert.*

tons, monsieur!...

Ils vont sortir à droite.

SCENE IX.

LES MÊMES, Mme DESAUBINS, LISE, *à gauche.*

Mme DESAUBINS.

Restez, je le veux ! Je suppose
Qu'il vient de se passer quelque tragique chose.
Quoi, messieurs, vous sortez ! il faut des orateurs
A mon club de ce soir et non des déserteurs.

ROGER, *revenant en scène.*

Madame, accordez-moi la faveur de me taire.

Mme DESAUBINS.

Oh ! je n'ai pas le temps de sonder un mystère...

A part, à Lise.

S'ils enlèvent Albert, notre bal est perdu,
Je vais le délivrer par le signe attendu...

Elle effeuille une rose, Lise se place au guéridon.

Monsieur Roger, le club s'ouvre, et la bienséance
Exige que je sois calme à cette séance.

ROGER.

Eh bien ! soit, nous allons expliquer nos raisons.

Il remonte au fond avec Mme Desaubins, Vermont avec Lise près du guéridon, Albert sur l'avant-scène à droite.

ALBERT, *à part.*

C'est le premier billet !... le ciel s'ouvre ! lisons...

Il lit.

« Prenez une voiture !... » Oh ! ma beauté céleste,
C'est un enlèvement ! « Courez, soyez plus leste,
« Que la foudre, l'éclair, le vent, et cætera,
« Par le plus court chemin, allez à l'Opéra,
« Descendez à l'orchestre, engagez à voix basse,
« Quatre artistes : un cor, deux altos, une basse,

Agissez sans retard, avec la jeune ardeur,
Que j'attends de mon noble et digne ambassadeur. »
egarde, stupéfait, Mme Desaubins qui lui fait signe d'obéir.
suis tombé du ciel!... n'importe! ayons du zèle...
t-ce jour d'opéra?... bien! on danse *Giselle!*
lons!...

Il sort.

ROGER, *à Mme Desaubins, en descendant la scène.*

Voilà pourquoi.

VERMONT, *à Lise.*

Voilà pourquoi.

ROGER, *cherchant Albert.*

Parti.

VERMONT.

lâche!

ROGER.

Il faut le suivre.

VERMONT.

Oui, c'est le bon parti...

Ils vont pour sortir à droite.

SCENE X.

entend la sonnette du club; les hommes et dames entrent les deux côtés. Roger et Vermont sont arrêtés par Mesd. d'Herbier et Aldini; tout le monde se place près des banquettes. Lise s'assied à droite au guéridon, à gauche, Mesd. d'Orbe, Desaubins, d'Aza. Roger et Vermont causent très-vivement sur l'avant-scène; on ouvre la portière du fond et Mme d'Essonne paraît, montée sur les gradins de la table et se place au fauteuil; au même instant Roger et Vermont vont sortir à droite.

Mme D'ESSONNE, *à Léonard, qui est près d'elle.*

issier, empêchez donc que personne ne sorte.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ROGER.

Un congé d'un instant?

Mme D'ESSONNE.

Huissier, fermez la porte...

Léonard ferme la porte de droite.

VERMONT.

On refuse un congé !

Mme D'ESSONNE.

Je n'y puis consentir.

Roger et Vermont font encore un mouvement pour sortir.

Huissier, empêchez donc les hommes de sortir !

Léonard se jette devant la porte.

ROGER, *furieux, traverse le théâtre et va près de Mme Desaubins qui est sur la banquette à gauche.*

Je reste, mais je vais inventer des disputes,
Pour ravager ce club, à toutes les minutes.
Quel club !

Mme D'ESSONNE, *se lève et agite la sonnette, tout le monde se place ainsi : à droite, sur la première banquette, Mmes d'Herbier, Aldini ; ensuite, d'autres dames, et derrière, des hommes debout. A gauche, sur la première banquette, Mmes Desaubins, d'Aza, d'Orbe, ensuite d'autres dames, et derrière, quelques hommes debout. Lise au guéridon, à gauche au fond, dans un fauteuil. Mme d'Orbe, Roger, Vermont, Albert debout sur l'avant scène, à gauche, causent très-vivement.*

Vous avez tous compris parfaitement
Les civiques besoins et les mœurs du moment ;
Dans le nouvel état de choses où nous sommes,
Les hommes ont tout fait pour l'intérêt des hommes :
Ils sont le peuple, ils sont l'armée, ils sont la loi,

Et notre sexe est nul et reste sans emploi ;
Dans leur zèle, ils ont tout affranchi sur la terre :
Esclave américain, travailleur, prolétaire ;
Tout, dans le genre humain, excite leur pitié.
Hélas ! excepté nous, sa plus belle moitié !
Nous faudra-t-il toujours jouer ce triste rôle ?

ROGER.

Un mot...

Mme DESAUBINS.

Monsieur Roger demande la parole.

Mme D'ESSONNE.

Je ne l'accorde pas...

Toutes les dames applaudissent.

D'après l'ordre du jour,
Chaque femme a le droit de parler à son tour ;
Chaque homme écoutera ; si quelqu'un le transgresse,
Aussitôt je me couvre, en signe de détresse ;
Et le club est dissout ; je quitte le bureau...

Applaudissemens.

Chacun des orateurs a pris son numéro.
La grande question qui vous sera posée,
En une seule nuit, ne peut être épuisée ;
Il s'agit d'établir, que, dans les nations,
Où, par de sages lois et constitutions,
Les dignités du trône aux femmes sont acquises,
L'Angleterre, l'Espagne et les îles Marquises,
Il est bien plus conforme aux lois de la pudeur
D'élever une femme au rang d'ambassadeur.
Nous allons aborder ce sujet politique.
Tous les noms sont inscrits par ordre alphabétique.
J'accorde la parole à madame d'Aza,
Inscrite la première à la liste des A.

Mme D'AZA, *se levant et s'approchant de la présidente.*

Mesdames, je crois rendre un immense service
Au commerce français, en signalant un vice
Qui vient se rattacher à la question ; car
Les reines de Golconde et de Madagascar,
Cours lointaines, toujours à la France fidèles,
N'ont point d'ambassadeurs accrédités près d'elles !
Sur ces bords, je le dis avec le cœur navré,
Les reines ont le teint olivâtre ou cuivré,
Et nul ambassadeur galant ne se soucie
De les environner de sa diplomatie.
Ainsi, sous l'Équateur le commerce est éteint ;
La France est oubliée ; on regarde le teint !
Cherchez d'autres raisons, vous n'en trouvez aucune
Qui, chez nous, justifie une telle lacune.
L'intérêt du pays en souffre ; il serait temps
D'envoyer nos consuls à ces points importans :
Qu'importe la couleur ! Il faut qu'un diplomate,
Comme pour le pays, pour le teint s'acclimate ;
Et lorsqu'il faut servir le commerce, je veux
Qu'on ne regarde point le teint et les cheveux !

Les dames applaudissent.

Mme DESAUBINS, *se levant.*

Contre l'ordre du jour, au début, je réclame ;
Je ne me borne point à cela, je le blâme.
Il n'est qu'un seul sujet pour nous très-important,
Le divorce, voilà le débat qu'on attend.

ROGER, *dans le coin à gauche.*

Un seul mot !

Mme D'ESSONNE.

Taisez-vous ; demande impertinente !

Mme ALDINI.

Je me rallie au vœu de la préopinante.

ROGER.

Un mot...

Mme D'ESSONNE.

Silence donc!

Mme ALDINI, *se levant.*

Et je viens l'appuyer.

ROGER.

Un mot.

Mme D'ESSONNE.

Paix donc!

ROGER, *à part.*

Cela commence à m'ennuyer.

Haut.

Un mot!...

LA PRÉSIDENTE, *se levant.*

Monsieur, depuis quatre-vingt-neuf, nous sommes
Bouche close, devant les harangues des hommes ;
Nous avons écouté douze mille orateurs,
Depuis feu Mirabeau, — voyez les *Moniteurs,* —
Et jamais une femme, abandonnant son rôle
De comparse, n'a pris une fois la parole :
De l'ordre social, c'est un juste retour;

On entend ronfler M. d'Orbe dans son fauteuil.

Silence!... écoutez-nous, messieurs, à votre tour!

Mme DESAUBINS, *se levant.*

C'est juste et vrai.

LA PRÉSIDENTE.

Je veille avec sollicitude
Sur les droits de mon club.

Mme D'HERBIER, *se levant très-vivement.*

Je n'ai pas l'habitude
De la parole, mais je crois que mes avis,
Quoique mal exprimés, peuvent être suivis,
Et jeter aux débats une vive lumière.
Je veux l'ordre du jour, dans sa teneur première.
Le divorce n'est pas un besoin du moment,
Et qui se manifeste universellement.

Mme D'AZA.

Au contraire, madame...

Mme D'HERBIER.

En voulez-vous la preuve?

Mme D'AZA.

Je vais vous la donner ; c'est que vous êtes veuve.

Mme D'HERBIER.

Le divorce n'est rien ; ce qu'il faut, dans nos lois,
C'est d'élever la femme aux civiques emplois.
Aux humbles fonctions, aux places les plus hautes,
L'homme, depuis... toujours, ne commet que des fautes.

Mme D'ORBE.

C'est vrai; cela n'a pas besoin d'être éclairci.

Mme D'HERBIER.

Même au milieu de nous, n'avons-nous pas ici
Un ex-ambassadeur, destitué naguères,
Parce qu'il a failli nous attirer deux guerres ?

Mme D'ORBE, *se levant irritée.*

Nommez l'ambassadeur.

Mme D'HERBIER.

Oh! vous le connaissez !
Qui demande son nom, nous le désigne assez.

Mme D'ORBE.

Mon mari !...

M. d'Orbe se réveille.

Pesez bien toujours ce que vous dites !
es personnalités ici sont interdites.

Mme D'HERBIER.

'attaque en général les hommes, et je dis
ue la terre, sans eux, serait un paradis.

ROGER.

n paradis perdu.

LA PRÉSIDENTE.

Silence !

Mme D'HERBIER.

Il est notoire
u'ils ont tout fait, hormis le bien ; — lisez l'histoire ; —
es choses auraient pris un tout autre chemin,
i les femmes avaient régi le genre humain...

ROGER.

erez-vous longue encor ?

Mme D'HERBIER.

Je suis à la préface.

ROGER, *à la Présidente.*

lais ainsi pouvons-nous être insultés en face !
résidente, cessez d'être sourde à nos cris,
u nom du premier homme, et de vos trois maris !

LA PRÉSIDENTE.

e premier homme, ici, monsieur, n'a rien à faire.
aix aux morts ! je me sers du droit que me confère
a constitution écrite de ma main,
t qui vous rend muet et sourd jusqu'à demain.

Mme D'HERBIER.

'ordre du jour !

Mme D'AZA.

Non, non, le divorce.

Mme D'ORBE.

Mesdames,
Vous connaissez très-bien ce que veulent les femmes.
Pourquoi nous enfermer dans un ordre du jour ?
Chacune exposera son système à son tour.

Toutes les dames se lèvent.

Mme ALDINI.

C'est insensé !

Mme D'AZA, *vivement.*

Mais non.

Mme D'ORBE.

La chose est évidente !

PLUSIEURS VOIX.

L'ordre du jour...

D'AUTRES VOIX.

Mais non.

Mme D'ORBE.

Aux voix donc, présidente.

TOUTES A TOUTES, ENSEMBLE.

Oui, vous reconnaîtrez, sans un très-grand effort,
Que j'ai seule raison, et que vous avez tort,
Et que toujours ainsi la chose se pratique,
Si vous avez su lire un journal politique.

Mme D'ESSONNE, *agitant la sonnette.*

Mesdames, je demande avec autorité
Que mon club soit décent et plein de gravité.
Huissier ! qu'est devenu l'huissier ?... Qu'on me l'amène.

Mme D'ORBE, *montrant l'autre salle.*

Il est là.

Mme D'ESSONNE.

Que fait-il ?

Mme D'AZA.

Je crois qu'il se promène.

Léonard rentre et va se placer près de M. d'Orbe, et les dames entourent le bureau.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT.

ALBERT, *arrivant essoufflé, à Mme Desaubins.*

e suis venu, j'ai vu, j'ai payé; trois élans
l'ont suffi; je ramène ici quatre talens.

Mme D'ESSONNE.

Quel plus noble sujet pour échauffer nos âmes!...
A vos places! Le club n'est pas un jeu, mesdames.

Chaque dame reprend sa place.

ROGER, *s'approchant d'Albert.*

Oh! cette fois, monsieur, je ne vous quitte pas.

VERMONT, *même mouvement, à Albert.*

Et moi, je règlerai mes pas sur tous vos pas.

Mme D'ESSONNE, *se levant.*

Messieurs, je vous dirai qu'il n'est pas fort honnête
De parler quand ma main agite la sonnette...
Voyons, en peu de mots, fixons-nous un moment
Sur mon ordre du jour... et parlons clairement...

Grand silence.

L'ambassadeur... je vois que notre club se lance
Dans les digressions... Lysistrata... Silence!

ROGER.

Personne ne parlait, madame, cette fois.

Mme D'ESSONNE.

Si vous causez ici, je n'entends plus ma voix;
Le fil de mon sujet m'échappe, car nous sommes
Dans une crise... Huissier, faites sortir les hommes!

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ROGER.

A la bonne heure !

LÉONARD, *faisant signe aux hommes de gagner la porte.*

Bien ! je n'en suis pas fâché,
Et je sors avec eux par dessus le marché.

Mme DESAUBINS, *se levant avec vivacité, retenant Roger, Vermont et Albert.*

Restez, messieurs, restez ! votre galanterie
Ne résistera pas à la voix qui vous prie.

Albert passe au milieu du théâtre et rencontre Lise qui a quitté le guéridon et lui fait signe du doigt. Albert le voit et ouvre le billet.

ALBERT.

C'est le second billet !...

Lisant.

« Propagez cet avis ;
« On va danser, monsieur, prenez un vis-à-vis. »
Autre chute !

VERMONT, *à la droite d'Albert.*

Monsieur, je viens de me promettre
Le plaisir de revoir une certaine lettre,
Qui vous a mis, ce soir, dans un pas hasardeux.

ALBERT.

Une lettre, monsieur; je vous en livre deux.

ROGER, *à gauche d'Albert, ouvrant la lettre.*

Orchestre !

VERMONT, *ouvrant l'autre lettre.*

Vis-à-vis.

ALBERT, *passant à Léonard, qui est à l'avant-scène, à droite.*

Léonard, tout s'apprête ;
Élevez votre main au-dessus de la tête.

LÉONARD.

Oh ! jamais je n'aurai ce courage... un moment...
Si le courage manque, ayons le dévoûment.

Il fait le geste. — Pendant ce temps, Vermont et Roger montrent les billets aux hommes, qui immédiatement vont inviter les dames pour une contredanse.

LA PRÉSIDENTE.

La question posée est grave et solennelle ;
Il faut passer la nuit jusqu'au jour avec elle.

Le prélude d'une contredanse éclate dans le fond. — Madame d'Essonne continue imperturbablement.

Il faut la suivre avec cette tenacité
Qui lasse l'auditoire et donne la clarté...

On se place pour les quadrilles. — Elle s'arrête et écoute avec stupéfaction. Elle se couvre.

Quel bruit assez étrange arrive à mon oreille?
Oh ! je n'ai jamais vu d'insolence pareille !

Elle descend au milieu du théâtre. — On commence à danser.

Mme DESAUBINS, *à Mme d'Essonne.*

Le club des femmes, c'est le bal ; l'autre est dissous.

On entend la musique jusqu'à la fin.

Mme D'ESSONNE.

Je ne puis vous absoudre.

LISE.

Eh bien ! moi, je m'absous.

Mme D'ESSONNE.

Oh ! c'est trop fort ! on ose ici, devant mon âge,
Briser un club si grave avec un badinage !

Je vais faire imprimer un long procès-verbal
Qui pulvérisera les hommes de ce bal.

Elle sort furieuse.

ROGER.

Eh bien ! tranquillement nous attendons la foudre
De ce procès-verbal, qui doit nous mettre en poudre.

Mme DESAUBINS, *aux invités.*

Messieurs, souvenez-vous de ce que je vous dis :
On ouvrira ce club, chez moi, tous les jeudis.

La contredanse recommence.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Librairie Théâtrale de J.-A. Lelong,
RUE DES PIERRES, N° 46, A BRUXELLES.

RÉPERTOIRE
DE
LA SCÈNE FRANÇAISE.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

Prix pour Bruxelles,	3 *mois*	(13 *pièces*)	*fr.*	3 25
» » »	6 *mois*	(26 *pièces*)	«	6 50
» » »	9 *mois*	(39 *pièces*)	«	9 75
» » »	1 *an*	(52 *pièces*)	«	13 00

Pour la Province, un fr. de plus par 3 mois.
On s'abonne chez tous les Libraires de Belgique et de l'Etranger.

PIÈCES EN VENTE.

OPÉRAS.

Ali-Baba.
Ame (l') *en peine.*
Bélisaire.
Bouquetière (la).
Chaste (la) *Suzanne.*
Charles VI.
Capulets (les).
Diable (le) *à Séville.*
Drapier (le).
Don Pasquale.
Dom Sébastien.
David.
Deux (les) *Foscari.*
Esméralda (la).
Etoile (l') *de Séville.*
Fils (le) *du prince.*
Favorite (la).
Furieux (le).
Guido et Ginevra.
Gastibelza.
Guillaume Tell.
Huguenots (les).
Henri d'Entragues.
Juive (la).
Jérusalem.
Louis le Maire.
Lac (le) *des fées.*
Lucie.
Lucrèce Borgia.
Lyndade Chamony.
Lazzarone (le).
Martyrs (les).
Moïse.
Marie de Rohan.
Muette (la) *de Porti*
Norma.
Naufr. de la Médu
Otello.
Othello.
Puritains (les).
Proscrit (le).
Robert le Diable.
Robert d'Evreux.
Reine (la) *de Chypr*